CHAPITRE 12

AU SOMMET DE LA GLOIRE

Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein

Au mois de juillet 1932, Meyerson reçoit une invitation à délivrer les *Gifford Lectures* pour deux années consécutives, 1934 et 1935[1]. Il s'agit d'une prestigieuse institution créée par testament de Adam Gifford en 1887 à l'Université de Glasgow pour promouvoir la religion naturelle. Après avoir félicité Meyerson pour cette haute distinction, son jeune disciple et admirateur, Stanley Keeling, ne peut s'empêcher d'ironiser un peu : « […] ce qui m'intrigue le plus pour le moment est de savoir comment vous allez faire entrer un dieu dans votre philosophie! (Car un dieu s'impose chez les Giffordians) puisque vous vous abstenez de toute affirmation ontologique[2] ». Meyerson demande certes s'il est libre de ses conclusions et s'il faut parler anglais … mais il accepte.

Rayonnement international

Ce n'est pas la première fois qu'on invite Meyerson à donner des cours à l'étranger. Déjà en 1924 l'université de Buenos Aires l'invite pour une tournée de conférences en Argentine. Coriolano Albertini, professeur à la chaire philosophie contemporaine de la faculté de lettres et philosophie de Buenos Aires lui adresse la demande par le biais d'un ami commun Isaac Starkmeth.[3] Albertini a découvert *Identité et réalité* en même temps que *L'Evolution créatrice* et déclare que l'ouvrage de Meyerson est celui qui l'a le plus orienté vers l'épistémologie après la *Critique de la raison pure*. Il déplore que la culture française en Argentine soit réduite à quelques balbutiements positivistes et s'emploie à faire connaître Boutroux, Bergson, Blondel, Hamelin, Brunschvicg, Le Roy, Couturat, Weber… et bien sûr Meyerson qui figure ainsi au panthéon de la Société française de philosophie. Meyerson refuse néanmoins l'invitation en invoquant des raisons de santé. Finalement, c'est Désiré Roustan qui diffuse Meyerson en Argentine lors de sa mission pour « organiser un enseignement secondaire d'un certain type[4] ». L'année suivante, aux conférences de Roustan s'ajoute un article de Koyré paru dans *Mundo Israelita* en 1927.

Deux ans plus tard, en juillet 1926, Meyerson reçoit une autre invitation, cette fois de l'Université de Londres : donner deux ou trois *advanced lectures* pour un salaire de trente livres sterling en décembre 1926, janvier 1927, et juin 1927. Il est précisé que les presses de l'université publient ces conférences[5]. Londres a beau être plus aisé d'accès que Buenos Aires, Meyerson décline encore sans hésiter, à cause de sa santé. Il accepte, en revanche, d'écrire l'article *explanation* pour l'*Encyclopaedia Britannica*.

En décembre 1929, arrive une troisième invitation de l'Université de Madrid. Le professeur Lucio Gil Fagoaga, de la section de philosophie de *Universidad Central de España*, prie Meyerson de délivrer un cours de philosophie au printemps pour quatre mille pesetas. À nouveau, Meyerson décline l'invitation en invoquant toujours des raisons de santé et propose, en échange, le nom de Koyré dont il vante les mérites[6].

Pourquoi, après avoir refusé par trois fois, Meyerson accepte-t-il l'invitation des *Gifford Lectures* ? En juillet 1932, à soixante-treize ans, il est plus affaibli encore, les *Gifford Lectures* sont une charge beaucoup plus lourde, étalée sur deux années et le climat de l'Ecosse n'est pas forcément des plus attrayants. Restent le prestige, le défi. Que Bergson, son double fictif, l'aie précédé dans la liste des Gifford *lecturers* a pu compter dans sa décision[7]. Peut-être aussi Meyerson se sent-il prêt à répondre enfin à l'injonction lancée par Bergson, après la lecture d'*Identité et réalité*, de construire une ontologie, puisque le sujet des *Gifford Lectures* doit concerner de près ou de loin la religion naturelle.

---

[1] CZA A408/54.
[2] CZA A408/38, Keeling à Meyerson, lettre du 4 décembre 1932,
[3] Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 852. Ce même Starkmeth, en novembre 1928, adresse à Meyerson le travail que Léon Dujovne, fils d'un colon de Lucienville, a consacré à son œuvre.
[4] *Ibid*., p. 864.
[5] CZA A408/38
[6] CZA A408/167.
[7] Bergson donne une série de cours sur « The problem of personality » en 1914.

Le salaire prévu est de mille cent livres sterling pour les deux séries de dix conférences données en deux ans[8]. Malheureusement, le moment venu, en 1934 et 1935, Meyerson n'est plus de ce monde pour délivrer ces conférences.

En tout cas, cette invitation tardive, comme celles qui l'ont précédée, témoigne du rayonnement international de Meyerson dans les années vingt. Son œuvre est connue, reconnue et compte dans les milieux académiques, au point que certains professeurs estiment qu'il est indispensable de l'intégrer dans la formation des philosophes.
Par contraste, en France, les institutions universitaires ne se bousculent pas pour offrir des postes ou même des charges de cours à Meyerson. L'invitation de Dominique Parodi en 1910 à l'Ecole des hautes études sociales à remplacer Abel Rey pour une série de conférences sur la philosophie des sciences en Allemagne reste unique. Meyerson a donné une seule conférence le 25 janvier 1911, dans laquelle il brosse un tableau général de la situation[9]. Il manquait alors à ce point d'expérience qu'il minutait son temps pour chaque paragraphe de l'exposé ! Il est un peu plus sûr de lui et habitué aux séminaires parisiens en 1922, quand il présente sa candidature au Collège de France, pour la chaire d'histoire des sciences laissée vacante par la mort de Pierre Boutroux. Mais, on l'a vu, cette candidature échoue. Ces mésaventures institutionnelles ne semblent pas cependant avoir trop affecté le moral de Meyerson ni ralenti son ardeur au travail.

Éditions et traductions

Pour les éditeurs, Meyerson est un bon auteur : quatre éditions d'*Identité et réalité* de son vivant et en janvier 1933, Louis Bachelier, alors son interlocuteur chez Alcan, informe Meyerson que la quatrième édition, parue en 1932, « se vend à une moyenne hebdomadaire fort honorable et nous aurons un règlement à vous faire au-delà des mille premiers ». Quant aux ventes du *Cheminement de la pensée*, il en sort huit à dix par semaines depuis la rentrée « ce qui est bien pour un livre à cent trente francs[10] », ajoute Bachelier.

Soucieux de diffuser son œuvre à l'étranger, Meyerson explore les possibilités de traduction en mobilisant ses relations. Dès 1910, le mathématicien polonais Samuel Dickstein, qui entretient une correspondance avec Meyerson de 1901 à 1915, fondateur de la revue *Wiadomosci Mathematyczne*, revue de mathématiques, propose à Meyerson de l'aider pour faire traduire *Identité et réalité* en polonais. Il soumet un nom de traducteur, Bronislaw Galczynski, et suggère qu'avec une recommandation, la caisse fondée en 1881 pour soutenir les recherches et publications scientifiques, *Kasa im. Jozefa Mianowskiego*, pourrait assurer les frais de traduction[11]. Nous l'avons vu, le projet de traduction en polonais voit le jour, mais tout le tirage de la traduction d'*Identité et réalité* en polonais se perd au cours de la Grande Guerre[12]. Le même Dickstein, alors président de la société des sciences de Varsovie, invite Meyerson à faire partie de la commission d'histoire des sciences et de philosophie[13]. Quant aux contacts avec la Russie, ils ont dû être aussi fructueux puisque la première traduction d'*Identité et réalité* paraît en russe à St Pétersbourg en 1912.[14]
Meyerson fait également appel à Paul Jacobson, son ami de jeunesse devenu président de la Société allemande de chimie, le priant d'intercéder auprès d'un éditeur allemand. Mais à la suite du changement de propriétaire de la maison d'édition pressentie, Teubner, l'affaire ne s'engage pas[15]. Si bien que les projets de traduction en allemand attendent le dégel des relations franco-allemandes après la guerre. Grâce à une recension de ses trois premiers livres par Høffding dans les *Kant-Studien* et à un

[8] CZA, A408/54.
[9] Conférence inédite du vivant de Meyerson, voir *Mélanges. Petites pièces inédites*, Paris, Champion, 2010, p. 184-215.
[10] CZA A408/11, carte de Louis Bachelier. Le prix de vente est légèrement supérieur au tarif d'un an d'abonnement au *Figaro*.
[11] CZA A408/23.
[12] Leon Lichtenstein, *Filozofia Emila Meyersona*, p. 1, note 2, renseignement aimablement fourni par Adam Dubik.
[13] CZA A408/23, 23 juin 1922
[14] *Tadestvenas Tidejst'vitelnast : op'ît te'oriï estestva'znaniïa kak ve'denie v meta'fiziku* , [*Identité et réalité". Expérience de la théorie scientifique comme préambule à la métaphysique*], St Pétersbourg 1912.
[15] CZA A408/41.

article paru dans *Le Temps*, Meyerson attire finalement l'attention de Lichtenstein, professeur de mathématiques à l'Université de Leipzig qui « s'éprend en quelque sorte » des idées de Meyerson[16], le fait connaître parmi les mathématiciens et s'efforce de faire traduire *Identité et réalité*. Meyerson conclut avec l'éditeur Akademische Verlaggesellschaft de Leipzig vers la fin de 1928. Kurt Grelling, spécialiste de logique mathématique, membre du Cercle de Berlin, entreprend la traduction *d'Identité et réalité*. Mathématicien de formation, il travaille comme Meyerson sans bénéficier d'une position universitaire et gagne sa vie comme professeur de mathématiques, physique et philosophie dans l'enseignement secondaire. Comme il parle plusieurs langues, il traduit des ouvrages français ou italiens en allemand. Il mène la traduction rondement en quelques mois et Meyerson s'en trouve satisfait[17]. Finalement la traduction paraît en 1930.

En Espagne, un pharmacien et avocat propose de traduire la *Déduction relativiste* et *De l'Explication dans les sciences* pour faire connaître ces œuvres de « grande valeur »[18], mais c'est un jeune catalan Joaquim Xirau qui se charge de la traduction pour ce qu'il considère comme la « production philosophique à [s]on avis la plus intéressante de la France pendant les dernières années[19] ». Il commence à traduire *Identité et réalité* en 1924, et négocie peu après avec un éditeur de Madrid, Reus SA. Il avance bien grâce à un semestre sabbatique à Paris au printemps 1925 où il fréquente le laboratoire de psychologie d'Ignace Meyerson. Plein d'enthousiasme, il espère finir au printemps 1926 et pouvoir continuer en traduisant *De l'Explication* puis de *La Déduction*. Mais c'était sans compter avec la situation politique sous la dictature de Primero de Riveira. En 1926, la candidature de Xirau comme professeur à la faculté est rejetée, à cause de l'opposition des Jésuites. « Le jury, écrit-il à Meyerson, était composé de deux curés et de deux curoïdes qui croient que le libéralisme est un terrible péché et que tous les philosophes depuis la Renaissance sont de maudits '*perros judios*'[20]. » Meyerson sympathise avec lui et le remercie de tous ses efforts. En 1927, alors que l'ensemble de la traduction se trouve entre les mains de l'éditeur, le livre ne sort toujours pas, malgré l'insistance de Xirau qui attribue ce retard à un conflit ouvrier dans les ateliers, en ajoutant cependant que c'est un livre difficile pour le marché espagnol. La traduction paraît finalement en 1929. Et Xirau annonce en janvier 1930 qu'il a l'autorisation de traduire les deux ouvrages suivants, si Meyerson cède les droits à Reus. Mais fin janvier, la dictature de Primo de Rivera tombe et Xirau est engagé dans le mouvement révolutionnaire. La république espagnole suscite d'ailleurs chez Meyerson un élan d'enthousiasme politique :

> […] ce n'est pas que je méconnaisse ce que le moment actuel recèle encore de préoccupations graves : l'ère des difficultés comme après tout bouleversement profond a à peine commencé : mais votre révolution a montré en ces circonstances une sagesse à tel point admirable, elle s'est révélée à un tel degré avancée, civilisée que tous les espoirs semblent permis. Puis-je à ce propos vous dire […] que les stupides déclarations et commentaires de la grande presse parisienne ne reflètent en aucune façon la véritable pensée du peuple ni même celle des classes moyennes ni surtout celle des intellectuels. Tout le monde ici tout au contraire vous admire profondément et souhaite la réussite la plus complète à la république espagnole, à la république catalane en particulier. […] J'ajouterai pour ma part qu'une de mes nièces (la femme d'Ignace) est originaire du Roussillon, le catalan est sa langue maternelle, la révolution l'a enthousiasmée et son mari et elle se proposent de visiter prochainement la Catalogne libérée. J'ai un vrai plaisir à vous savoir parmi ceux des professeurs chargés de réformer l'Université de Barcelone […] Vous avez là une tâche difficile sans doute mais superbe, je suis sûr que vous saurez l'accomplir[21].

Malheureusement on sait, que la jeune république espagnole connaît rapidement des temps troubles et difficiles qui absorbent totalement Joaquim Xirau. Même s'il tente de renouer avec ses projets de traduction de Meyerson, l'éditeur ne suit pas et les traductions s'arrêtent là.

---

[16] Voir lettre à Høffding du 18 août 1928, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson*, *op. cit.*, p. 157.
[17] Voir lettre à Høffding du 3 décembre 1928, *ibid.*, p. 160.
[18] CZA, A408/, 9 mai 1929.
[19] CZA A408/214, lettre de Xirau du 16 avril 1925.
[20] CZA A408/214, « chiens juifs », lettre de Xirau, avril 1926.
[21] Lettre à J. Xirau le 26 avril 1931 CZA A408/214.

La traduction anglaise d'*Identité et réalité* est une longue entreprise qui débute en 1925 grâce à la rencontre entre Meyerson et un couple d'Américains, Kate et Jacob Loewenberg. Cette rencontre, sans doute ménagée par Lévy-Bruhl, est déterminante à tous égards. Jacob Loewenberg, né en Lettonie en 1882, émigré aux Etats-Unis à l'âge de vingt-deux ans, étudiant à Harvard puis enseignant à Berkeley à partir de 1915, se trouve en congé sabbatique à Paris en hiver 1925 où il rend fréquemment visite à Meyerson. Katherine S. Turner, sa femme depuis 1924, propose de traduire *Identité et réalité*[22]. À Paris elle traduit les premiers chapitres qu'elle discute avec Meyerson. De retour à Berkeley, elle travaille intensément sur la suite, tout en prenant contact avec J. H. Muirhead, professeur et directeur d'une collection de philosophie, qui a déjà publié Enriques et Cassirer. Muirhead, sans doute soucieux de publicité, envisage d'abord de demander une introduction à Balfour ou à Haldane. Le 18 juin 1928, Kate termine sa traduction avec quelque regret d'arriver au bout de ce long périple : « J'ai senti de plus en plus l'importance de ce livre et je suis éperdue d'admiration devant votre érudition. Quelle pièce exhaustive d'écriture c'est et combien d'années de travail cela a dû vous coûter ! Je vous remercie mille fois pour m'avoir autorisée à partager un peu de votre grandeur[23]».
Elle remet l'ensemble du manuscrit traduit à Muirhead, et le contrat est signé en juin 1928 avec l'éditeur britannique Allen & Unwin. Mais les va-et-vient des épreuves de part et d'autre de l'Atlantique créent des complications, frustrations, et finalement la parution est différée en 1930. Cette « traduction autorisée » est excellente, de l'aveu de tous les lecteurs.

Pendant ce temps, Meyerson dispose d'un ami et fervent disciple qui se démène pour faire traduire ses autres ouvrages. Abel Chevalley, diplomate, parfaitement bilingue français-anglais, est aussi écrivain et poète. Il est surtout bien introduit dans les maisons d'édition britanniques[24]. Il ne se contente pas de publier un article sur Meyerson dans la *Saturday Review of Literature* en 1929[25], il fait les bons offices auprès de Oxford University Press ou encore McMillan en vue de faire traduire *L'Explication* et *La Déduction*. Il s'affaire si bien qu'en mai 1929, plusieurs éditeurs sont sur les rangs, il donne la priorité à Oxford Press.
Il obtient un arrangement avec cette maison d'édition pour une traduction simultanée de *De l'Explication dans les sciences* et *La Déduction relativiste* car, dit-il, ce dernier, plus petit, pourrait être prêt avant. Il prévoit des royalties de dix pour cent dont sept et demi pour l'auteur, le traducteur recevant une avance de quarante livres sterling. Il envisage de traduire lui-même *Le Cheminement de la pensée*. En août 1929, l'avenir de l'œuvre de Meyerson en terre britannique semble assuré. Chevalley, souffrant et vieillissant comme Meyerson, mentionne qu'il admire chez lui « cette discipline, cette gérance de soi-même qui permettent aujourd'hui à Meyerson de voir essaimer le meyersonisme[26] ». En 1932, il trouve deux traductrices pour *De l'Explication* : Miss Thomas et Mrs Harold Browne ; cette dernière déçoit ; il en trouve aussitôt une autre : Miss G. Dickinson, de l'Université de St Andrew en Ecosse, est engagée avec un salaire de mille francs pour réviser la traduction de Miss Thomas au printemps 1932. De tempérament assez impulsif, Miss Dickinson semble parfois emportée et peu courtoise, puis s'excuse platement. Et elle se montre même flatteuse quand elle écrit à Meyerson à propos des chapitres six, sept, huit du livre sur lesquels elle a passé onze heures, et prétend qu' « elle est tombée sous le charme de son style si clair et si limpide. J'ai rarement lu du français moderne qui m'ait plu davantage[27]». Chevalley continue de s'affairer pour faire avancer les traductions de Meyerson, malgré les deuils et maladies qui le frappent, et il en va ainsi jusqu'à son décès, qui survient quelques semaines après celui de Meyerson.

Vers 1930, le chantier des traductions de Meyerson est donc en pleine activité. La diffusion internationale de son œuvre, qui commence dans le contexte des grands élans d'internationalisme scientifique du début du XX^e^ siècle ne semble pas avoir trop souffert de la première guerre mondiale. Ce conflit, qui pèse tant sur les relations scientifiques internationales en Europe jusque vers 1925,

[22] CZA, A408/62.
[23] CZA A408/62, lettre de Kate Loewenberg, 18 juin 1928 (notre traduction).
[24] CZA, A408/176.
[25] Abel Chevalley, « Meyersonism » *Saturday Review of Literature,* 5, July 13, 1929, p. 1171-1172, 1175.
[26] CZA A408/176, Chevalley, le 7 août 1929.
[27] CZA A408/191, Dickinson, 1^er^ juillet 1932 (notre traduction).

retarde certes la traduction d'*Identité et réalité* en allemand. Il est aussi probable que la révolution russe n'a pas favorisé la diffusion en Russie. Mais un brusque coup d'arrêt dans la diffusion de l'œuvre de Meyerson survient à cause de la conjoncture des années 1930 : d'une part, en Espagne la chute de la dictature, l'avènement de la République puis la guerre civile ont tellement absorbé Xirau que les dernières œuvres de Meyerson attendent toujours leur traduction en langue espagnole. De plus la crise économique de 1929 a considérablement différé la traduction des ouvrages ultérieurs à *Identité et réalité*. L'homme d'une seule idée est ainsi resté connu comme l'homme d'un seul livre pendant assez longtemps.

La chasse aux recensions

Bien que les traductions d'*Identité et réalité* ne paraissent que vers 1930, les thèses de Meyerson diffusent à l'étranger auparavant. Au début du XX^e^ siècle, la langue française occupe encore une large place dans la vie intellectuelle et nombreux sont les philosophes en mesure de lire et commenter des livres écrits en français. En fait, le commerce des idées repose sur un respect mutuel des différences de langues : les lecteurs étrangers de Meyerson pensent son œuvre et lui écrivent dans leur propre langue, tandis que Meyerson leur répond en français.
Mais le commerce des idées requiert aussi quelques efforts de publicité pour attirer les lecteurs. Meyerson n'attend pas que la reconnaissance tombe du ciel. Il se soucie du succès de ses œuvres, sollicite relations et amitiés pour faire circuler ses idées. Dès la sortie de son premier livre, il mobilise son réseau international pour le faire connaître.
L'une des meilleures voies de circulation des idées philosophiques réside dans les recensions que délivre chaque revue spécialisée. Meyerson l'a bien compris et n'hésite pas à quémander les comptes rendus. Par exemple, au Professeur Samuel Alexander de l'Université de Manchester, il écrit en 1908 :

> Vous avez été si aimable que j'ai grande envie d'en abuser en vous demandant un important service. J'ai, comme tout auteur, l'ambition de répandre mes idées le plus possible. Je crois qu'elles pourraient trouver un peu d'écho dans les pays de langue anglaise. En effet, vous le verrez, les idées que je développe se rattachent souvent, par une filiation assez directe à celles de la pensée anglaise. Il me serait donc infiniment agréable que des publications britanniques ou américaines rendent compte du livre[28].

Les requêtes de ce genre abondent dans sa correspondance. Animé d'un désir éperdu d'être lu, reconnu et enfin compris, Meyerson envoie ses ouvrages dans le monde entier. Et ses démarches sont efficaces, puisque dès la fin de l'année 1908, il écrit avec fierté à sa famille qu'il vient « de recevoir un numéro trimestriel de la revue anglaise *Hibbert Journal* d'octobre avec une recension de [s]on livre». Il estime que « le compte rendu n'est pas intéressant. Le résumé n'est pas mal, un peu long (quatre pages), il y a un petit éloge », il en commande néanmoins un exemplaire pour ses parents. Il poursuit en énumérant les recensions parues ou prévues :

> Ici, à Paris, on m'a donné récemment un compte rendu du *Mercure de France*, paru déjà dans le numéro d'octobre, dont je n'avais pas eu connaissance, très court (2/3 de page), sans signification, mais bon ; ça a quand même de l'importance puisque c'est une note dans un journal qui n'est pas spécialisé. Dans la *Revue de Rennes*, *Journal des Débats*, ça ne compte pas, on a écrit des bêtises. Je ne sais pas quand va sortir le numéro de *Rivista* en janvier avec un compte rendu de Brunschvicg. C'est aussi un trimestriel, dont la sortie peut se faire attendre. Le compte rendu de Rey sortira aussi dans quelques mois ; le numéro de novembre de la *Revue de Métaphysique* avec les travaux de Lagneau qui vient de paraître. J'aurais des tirés à part de mon travail dans une semaine, et je vous l'enverrai, mais le numéro de janvier (la revue paraît tous les 2 mois) ne paraîtra qu'en février. Le compte rendu de Rey peut ne paraître qu'au mois de mars. Comme vous voyez, tout ça marche très lentement, mais si on pense au sens des choses, cela se passe très vite. Je n'ai jamais espéré un tel succès[29].

[28] CZA A408/ 273, Meyerson à S. Alexander, s. d.
[29] CZA, A408/229, 21 décembre 1908.

Et en juin 1912, il annonce avec plaisir à ses parents qu'il a « reçu aujourd'hui la *Revue de Métaphysique et de Morale* qui contient un compte rendu de la deuxième édition, que je vais vous envoyer[30] ». Parfois, Meyerson semble éprouver quelque honte de « tout ce bavardage égotiste et cette hypertrophie de la personnalité[31] ». Mais cela ne l'empêche ni de mendier les comptes rendus, ni d'exprimer sa reconnaissance en termes hyperboliques après les avoir obtenus. Il ne cache pas son besoin de reconnaissance et d'amitié philosophique.
Au fil des années, des publications et du renouvellement de ses relations, la liste des destinataires de ses livres évolue : Meyerson envoie *Identité et Réalité* à sa famille en Pologne et en France, à son ami d'études, Paul Jacobson, à son confrère chimiste Arnold Peter, à ses amis du cercle de Moréas, en témoignage de « vieille admiration et inaltérable amitié » ou de « profonde sympathie et vive amitié ». Ses camarades de combat, militants comme lui dans les organisations juives comme la Prévoyance israélite, reçoivent aussi son premier livre. Et comme Meyerson fraye dans leurs milieux, les personnalités juives figurent sur cette liste, avec Salomon Reinach en tête — qui a droit à sa « vive reconnaissance pour la révision du manuscrit » —, le grand rabbin, quelques universitaires (Sylvain Lévi et Isidore Lévy avec une dédicace de reconnaissance) et, bien sûr, ses collègues de la *Jewish Colonization Association* et de l'Alliance israélite universelle. En fait, cet envoi s'adresse essentiellement à des personnalités du monde juif et non à des universitaires[32]. Pour les ouvrages suivants, les listes sont plus diversifiées et comptent de nombreux universitaires, français et étrangers. Meyerson, en traitement en Suisse lors de la publication de *La déduction relativiste*, correspond avec Monsieur Barbier, de la librairie Payot, et demande « à titre d'information […] des renseignements sur des noms » proposés par l'éditeur et qu'il ne connaît pas, alors que sa propre liste est déjà longue. Outre ses fidèles amis, toujours destinataires de ses publications, et les familiers de sa vie professionnelle, figurent des professeurs du Collège de France, de la Sorbonne littéraire et scientifique, du Muséum d'histoire naturelle, des membres de l'Institut. Meyerson n'oublie pas les jeunes philosophes qui gravitent autour de lui. Il veille à ce que ses correspondants étrangers, philosophes ou savants, reçoivent aussi ses ouvrages, ainsi que les grandes revues internationales. Il semble que l'éditeur souhaite limiter les envois demandés par Meyerson qui souligne qu'à « de très petites exceptions, les exemplaires contenus dans les deux listes sont ce qu'on appelle des "exemplaires de presse". Mais nous discuterons plus amplement cette question dès que ce sera possible[33].» Einstein voisine avec Bergson, Cassirer avec Blum ; il ajoute Lord Balfour « vous trouverez son adresse dans le *Who's who* anglais, sans oublier la bibliothèque de l'Université hébraïque à qui « vous voudrez bien joindre *De l'explication dans les sciences*[34] »

Meyerson mobilise amis et relations dans tous les pays pour diffuser ses livres. Les philosophes rencontrés au congrès international de philosophie à Heidelberg en 1908 sont sa première cible. Un jeune philosophe russe, Sergius Hessen, qui édite le journal de philosophie *Logos*, d'abord en russe, puis en allemand à partir de 1910, tout en espérant créer une édition italienne à l'occasion du congrès de Bologne, dit avoir rédigé une recension d'*Identité et réalité* dans *Logos* (mais nous n'en avons pas retrouvé la trace*)*. Hessen perd le contact avec Meyerson à la suite à la Révolution russe qui perturbe son existence et ne renoue les relations avec lui qu'en 1925, quand il travaille à Prague dans un institut russe de pédagogie, où il continue néanmoins à écrire des ouvrages philosophiques. Il s'affirme alors comme un néokantien, s'intéresse à l'histoire de la mécanique, puis de la théorie de la relativité, mais on ne sait pas s'il a pu diffuser les idées de Meyerson dans l'Est de l'Europe[35].
En Pologne, malgré la faillite des tentatives de traduction[36], l'œuvre de Meyerson est connue par des comptes rendus dans plusieurs publications. En 1914, la revue *Przeglad Filozoficzny* consacre un

[30] *Ibid*.
[31] Voir la lettre à Høffding du 19 avril 1925, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit*., p. 94.
[32] CZA A408/267.
[33] CZA A408/84.
[34] CZA A408/11, dans un courrier du 1er décembre 1924, Hugo Bergmann, alors directeur de la bibliothèque universitaire de Jérusalem, demande à Meyerson de « faire don à notre bibliothèque de toutes les œuvres que vous avez écrites ».
[35] Voir M. Styczynski, S.I. Hessen, *Studies in East European Thought*, 56, (2004), p. 55-71
[36] Notons cependant la traduction récente des premières pages d'*Identité et réalité*, Adam Dubik, Emil A. Meyerson, *Identité et réalité*, Filo-sofija, an XI, n° 13-14, wyd. Epigram, Bydgoszcz, 2011, p. 791-798 (*Identité et réalité* - traduction de fragments).

assez long article à *Identité et réalité*[37], puis en 1923, un article de huit pages analyse *De l'Explication dans les sciences*[38]. Ensuite, dans un article nécrologique, cette revue prend position sur l'œuvre de Meyerson[39], laissant à *Przegląd Współczesny* le soin de rendre compte de *Du Cheminement de la pensée*[40] avant de rendre hommage à Meyerson avec deux articles *post mortem*[41]. Par ailleurs, à la demande d'Elie Halévy, Meyerson se charge « annuellement, en deux ou trois colonnes, [d'] une analyse du contenu de *Przeglad Filozoficzny*[42] ». La brochure d'introduction à la philosophie d'Émile Meyerson par le mathématicien polonais Léon Lichtenstein, parue en allemand en 1930, se fonde sur une conférence donnée à l'Académie des sciences de Varsovie le 11 juin 1928[43]. Le monde juif, quant à lui, n'oublie pas l'un des siens quand, en 1932, paraît, sous la signature de Karl Gutenbaum, un article en yiddish sur Meyerson dans *Globus*, journal qualifié d'« organe indépendant, très sérieux, représentant, les meilleurs écrivains et journalistes yiddish modernes[44]. » Encore faut-il préciser que, ne sachant pas lire le yiddish, Meyerson doit recourir à des aides pour comprendre l'article.
L'œuvre de Meyerson est lue et commentée jusqu'en Palestine : Lévy-Bruhl, qui visite l'Université hébraïque de Jérusalem lors d'une tournée d'examinateur en Syrie et Palestine en 1932, signale à Meyerson « qu'un étudiant y a écrit une étude (encore inédite), en hébreu, sur la philosophie d'Émile Meyerson[45] ». Il s'agit d'un mémoire « Sur l'épistémologie de Hegel d'après *De l'Explication dans les sciences* d'Émile Meyerson » sous la direction du philosophe Hugo Bergmann[46].
Un philosophe hongrois rencontré à Heidelberg, Oscar Ewald, professeur à Vienne, et déjà auteur de plusieurs ouvrages sur la théorie de la connaissance, propose un compte rendu dans les *Kant-Studien*, où Ewald publie une revue annuelle de la philosophie en Allemagne[47]. En échange, Meyerson s'engage à publier une recension de son dernier livre sur l'idéalisme critique de Kant[48]. Il prie ce dernier de lui envoyer un résumé en français de l'ouvrage, pour s'épargner la peine de lire l'ouvrage en entier : « Vous lisez assez bien le français pour comprendre ce que je demande. Je vais retravailler le tout sans le diffuser et y mettre mon grain de sel[49].»

Meyerson ne se montre pas aussi cavalier avec tout le monde car, à la différence de Hessen et de Ewald, la plupart des destinataires de ses ouvrages remercient, mais se disent trop occupés pour rédiger un compte rendu[50]. Meyerson alors insiste et tente d'amadouer les philosophes rebutés par la science :

> Permettez-moi d'espérer, si mon livre a vraiment l'heur de vous plaire, que vous voudrez bien, l'ayant parcouru, me dire en quelques mots votre sentiment, ne serait-ce que sur des points particuliers qui auraient attiré votre attention. Mon livre, en dépit de son apparence n'est pas une épistémologie ; il ne s'adresse pas à proprement parler aux hommes de science. Ce sont en quelque sorte des prolégomènes à la métaphysique et le livre s'adresse surtout aux philosophes. Je ne crois pas qu'il offre des obstacles invincibles à la compréhension même de la part d'esprits philosophiques relativement peu au courant de certains progrès de la science moderne[51].

---

[37] « Teorje naukowe a rzeczywistosc », *Przeglad filozoficzny*, 17, 1914, p. 289-314.
[38] J. E. Skiwski « *De l'explication dans les sciences », Przegląd Filozoficzny*, R. 26 (1923), p. 230-238.
[39] Izydora Dambska, « Emil Meyerson (1859-1933) : glowne zalozenia jego epistemologji » (Meyerson (1859-1933) : principales hypothèses de son épistémologie), *Przeglad Filozoficzny*, Varsovie, 1934.
[40] J. Metallmann, « 'Pochód myśli' Emila Meyersona », *Przegląd Współczesny*, n°135-136 (1933), p. 202-208.
[41] J. Metallmann J., « Emil Meyerson (1859-1933). Nieco wspomnień osobistych » (*Emil Meyerson (1859-1933)*. (Quelques souvenirs personnels), *Przegląd Współczesny*, n° 142 (1934), p. 294-298 et, dans le numéro suivant, « Emil Meyerson (1859-1933). Teoria nauki » (*Emil Meyerson (1859-1933). Théorie de la science)*, p. 417-427.
[42] CZA, A408/45, 4 avril 1908.
[43] Renseignement aimablement communiqué par Adam Dubik.
[44] CZA A408/58.
[45] Émile Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.*, p. 423.
[46] Bibliothèque Nationale, Jérusalem, archives ARC 4° 1502/223, a.
[47] O. Ewald, « Meyerson, *Identité et réalité* », *Kant-Studien*, 14 (1909), p. 525-526.
[48] O. Ewald, *Kants Kritischer Idealimus, Hofman*, Berlin, Hofman, 1908.
[49] CZA A408/ 19.
[50] Entre autres, William Carr, secrétaire honoraire de l'Aristotelian Society Honorary Secretary, à qui Meyerson envoie *L'Explication dans les sciences* (CZA A408/10) ou encore MacTaggart, de Trinity College à Cambridge et F. Tennant qui refuse par deux fois pour *L'Explication* et *La déduction* (CZA A408/103).
[51] Meyerson à Alexander, *Ibid*.

Si cela échoue, il réclame des noms… Et en échange, il promet d'écrire lui-même des recensions de leurs ouvrages dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dans la *Revue de philosophie* ou dans *Scientia*. Comme il est à l'aise en plusieurs langues, l'éventail est large. Meyerson comprend très vite que les recensions dans le monde académique servent avant tout d'échange de bons services. Il se montre volontiers flatteur, disant à chacun qu'il est son meilleur interprète alors qu'il n'est pas satisfait des analyses faites par d'autres. Il ne lui suffit pas, en effet, que l'on parle de lui dans les journaux. Il s'inquiète beaucoup, dans les années 1920, de n'être pas compris ou seulement à moitié compris. De fait, il se montre si critique à l'égard des auteurs de comptes rendus que les récipiendaires de ses ouvrages devaient être sur leurs gardes et réfléchir à deux fois avant d'écrire quelques lignes. Meyerson n'hésite pas à s'ériger en censeur des recenseurs, même (et surtout) quand la recension est signée d'hommes illustres tel qu'Einstein, comme on l'a vu plus haut[52].

Meyerson s'attire la sympathie d'un jeune philosophe britannique parfaitement bilingue, Stanley Keeling, auteur d'une thèse soutenue à l'Université de Montpellier sur « la nature de l'expérience chez Kant et Bradley ». Quand il devient *lecturer* en philosophie à University of London, où il est le spécialiste de philosophie française, Keeling se pose en ambassadeur du meyersonisme et du bradleyisme en Angleterre[53]. Il passe plusieurs mois par an en France, et rend visite à Meyerson à chacun de ses passages par Paris. Comme il est en charge d'une revue biannuelle sur la philosophie en France dans le *Journal of Philosophical Studies,* il ne se contente pas de recenser chacun des ouvrages de Meyerson ; à toute occasion il parle de lui en termes très élogieux. Son dévouement n'exclut certes pas tout esprit critique : en rédigeant un compte rendu sur *Le Cheminement de la pensée*, il exprime son désaccord à propos des commentaires de Meyerson sur le logicisme. Mais il est très embarrassé et retarde sans fin la parution de son analyse jusqu'à obtenir l'approbation du maître. Au reproche de s'être mépris sur le sens du logicisme, Meyerson s'engage à répondre objection par objection, mais il commence par s'abriter derrière des autorités françaises :

> Ici en France, on paraît généralement d'avis que j'ai été équitable. L'homme qui, à Paris, connaît le mieux la question, M. Lalande, est favorable à la logistique, en entente parfaite avec J. Nicod. Néanmoins il m'approuve dans ses lettres. Voyez aussi son article sur le *Cheminement de la pensée* dans la *Revue générale des sciences* du 31 mai 1932 et un autre à paraître dans la *Revue Philosophique*[54].

L'angoisse d'être incompris l'affecte particulièrement quand il s'agit de proches ou d'amis, comme Brunschvicg. Bien que leur correspondance révèle leurs efforts réciproques pour repérer clairement leurs points de désaccord[55], Meyerson éprouve le besoin de se plaindre de Brunschvicg auprès de Lalande. Il investit alors ce dernier, professeur à la Sorbonne, de la mission de transmettre à la génération suivante une interprétation correcte de sa pensée :

> Puis-je vous remercier aussi des mentions que vous m'avez consacrées dans le fascicule de la *Revue philosophique* ? N'ai-je pas contracté déjà envers vous, dans cet ordre d'idées, une dette de reconnaissance trop lourde ? Si vous saviez de quel réconfort est pour moi votre approbation ! Car vraiment en dépit des compliments qu'on me prodigue, les idées que je cherche à faire prévaloir ne semblent guère faire de progrès. Avez-vous vu comment Brunschvicg, dont j'admire du reste infiniment l'esprit, s'applique à se libérer en quelque sorte de la gêne que lui causent mes démonstrations basées sur l'atomisme ? […] Peut-être avez-vous eu aussi l'occasion de voir le compte rendu que Beaulavon m'a consacré dans le *Mercure de France* ? Il est de tous points excellent en tant que résumé. Beaulavon a fort bien saisi le tout et l'a exposé mieux encore. Il est aussi [vrai] qu'en détail, il approuve beaucoup de mes démonstrations par ce que j'appellerai, avec tout le respect que je dois à ce penseur si distingué (et qui me traite d'ailleurs avec tant d'aménité), une sorte de pirouette spirituelle. Que faire à cela ? Attendre patiemment, comme Black le conseillait à Lavoisier, qu'une

[52] CZA A408/ 70, voir le manuscrit traduit par André Metz. Voir aussi Françoise Balibar, « Einstein et Meyerson : éloges et malentendus », *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 63-80.
[53] CZA A408/38.
[54] CZA A 408/38, Meyerson à Keeling, s. d.
[55] Voir par exemple la lettre 12 février 1921, où Brunschvicg remercie pour l'envoi de *L'Explication dans les sciences*, et fait le point sur leurs désaccords, *Lettres françaises*, *op. cit.,* p. 89.

> nouvelle génération surgisse qui aura oublié les anciens errements, et qui ne s'effrayera plus du paradoxe épistémologique ? Mais cette génération, c'est vous, cher Monsieur Lalande, qui la préparez surtout, c'est sous votre puissante influence qu'elle est en train de se former. Et en attendant, je me console en pensant que cette résistance formidable à laquelle nous nous heurtons constitue précisément (comme je l'ai exposé du reste) une preuve de l'existence même de ce paradoxe[56].

Les revues rédigées par George Boas, professeur d'histoire de la philosophie à l'Université Johns Hopkins de Baltimore, désespèrent les disciples de Meyerson parce qu'elles affectent son « entrée » aux Etats-Unis. Meyerson, lui, s'étonne simplement que ce professeur très gentil n'ait toujours pas compris sa pensée alors qu'il a passé des heures à lui faire la leçon, lors de ses visites à Paris.

> Le livre de B. n'est vraiment pas bon. L'auteur m'est personnellement sympathique et il s'est donné sûrement du mal et m'a aussi rendu service, par l'apparition même du livre comme pour les éloges qu'il formule. Mais j'ai été vraiment surpris par son manque de profondeur après les longues explications que je lui avais données oralement[57].

Partagé entre désir de publicité et souci d'être entendu, Meyerson se réjouit certes de voir ses idées reprises par des personnes d'horizons différents. Il apprécie tout particulièrement les louanges de Georg Brandes, homme de lettres de Copenhague[58]. Brandes a rencontré Einstein à Copenhague en 1921 et rédigé deux chroniques sur lui[59]. Il estime que *Identité et réalité* est très proche de ses propres réflexions sur la notion d'analogie. Meyerson goûte la joie intellectuelle de ses visites et le présente comme un « esprit étincelant solide et profond mais, peut-être ce qui m'émerveille le plus dans cet ordre d'idées, c'est qu'il ait pénétré mes idées comme il l'a fait[60] ». Il se réjouit tout autant de l'admiration dont témoigne parfois ceux qui ne sont ni savants ni philosophes.

Meyerson est moins enthousiasmé par la publicité que lui ménage un historien de l'économie, Henri Sée qui s'est approprié ses idées. En effet, Sée, proche du Centre international de synthèse, poursuit une réflexion sur le travail d'historien inspirée du paradoxe épistémologique de Meyerson[61]. S'il est vrai que la causalité est une identification de l'antécédent et du conséquent peut-on l'appliquer en histoire pour rendre compte du devenir ? Le paradoxe épistémologique est ici beaucoup plus redoutable encore que dans les sciences de la nature, car on ne peut en aucun cas éliminer le facteur temps. Même si sa lecture de *De l'Explication dans les sciences* est parfois superficielle ou confuse, Sée a largement diffusé la philosophie de Meyerson dans les milieux historiens[62]. Et son ouvrage sur Meyerson, paru en 1932, provoque, comme celui tout aussi peu satisfaisant de Boas, une nouvelle vague de recensions qui permettent aux meyersoniens plus orthodoxes de rectifier les erreurs et donc de diffuser plus largement encore les thèses de Meyerson. Bref, ces mésinterprétations contribuent à la visibilité de l'œuvre de Meyerson. Elle culmine en 1931, quand les traductions d'*Identité et réalité* entrainent de nouveaux comptes rendus juste au moment où Meyerson publie en français son quatrième grand livre, *Le Cheminement de la pensée*. Il semble alors vraiment au sommet de la gloire, car ses idées diffusent sur plusieurs continents, d'Europe en Amérique et jusqu'au Japon[63].

L'avènement du meyersonisme

Vers la fin de sa vie, Meyerson dispose d'un solide réseau de disciples qui, grâce à leurs efforts d'interprétation et de mise en perspective, transforment en quelques années l'œuvre de Meyerson en

---

[56] Meyerson à Lalande s. d. [1923], *Lettres françaises*, *op. cit.*, p.270.
[57] CZA A408/62, Meyerson à J. Loewenberg du 15 mai 1931.
[58] Lettre à Høffding du 12 septembre 1923, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit.*, p. 62.
[59] CZA A408/113.
[60] Lettre à Høffding du 24 décembre 1923, *op. cit.*, p. 64.
[61] Henri Sée, « Remarques sur le concept de causalité en histoire», *Revue de synthèse historique*, 21 (1929), p. 16-24.
[62] H. Sée, *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Émile Meyerson,* Paris, Alcan, 1932.
[63] CZA, A408/42. Ayao Kuwaki, professeur de physique à l'université impériale de Kyūshū, correspond avec Meyerson à partir de 1928 et lui envoie l'article qu'il lui consacre, « On the epistemology of Mr Meyerson », publié à Tokyo dans *Journal du collège de physique de l'université,* en décembre 1930.

un système connu et enseigné sous le nom de meyersonisme. En France, on peut dire que le système cristallise dans le livre d'André Metz, paru en 1928. Il remporte un tel succès qu'il connaît trois éditions en l'espace de quelques années[64]. En ramassant tout l'œuvre de Meyerson sous l'étiquette de « causalisme » qu'il oppose au légalisme, il relance le combat initial contre le positivisme, mais il insiste surtout sur sa distance à Hegel, qu'il traite avec peu de nuances. Cependant, il aide à situer Meyerson par rapport aux thèmes classiques de la théorie physique.

Du côté de la philosophie universitaire, les idées de Meyerson font une entrée précoce, mais timide, dans l'enseignement grâce aux *Leçons de philosophie* de Désiré Roustan très appréciées et plusieurs fois réimprimées. Meyerson est cité et correctement interprété dans les chapitres sur « Les principes directeurs de la connaissance » du premier tome consacré à la psychologie. Toutefois ce volume est le seul paru et il a plutôt servi à diffuser les idées de William James. Peut-être André Lalande a-t-il mieux diffusé les idées de Meyerson dans ses cours à la Sorbonne, mais certainement pas comme un système à part entière. Albert Spaier, professeur à l'université de Caen réjouit beaucoup Meyerson quand il lui déclare en 1930 : « il n'est pas d'année où l'un ou l'autre de mes étudiants n'ait à faire une leçon sur vos livres[65] ». Mais, tout comme l'économiste Sée, il utilise les idées de Meyerson à l'appui de son propre système exposé dans *La Pensée concrète*[66]. En préparant la troisième édition de *Identité et réalité*, Meyerson signale que « le livre étant en grand usage à la Sorbonne et ailleurs, je ne ferais que dérouter le lecteur par des modifications profondes[67] ». Néanmoins il faut bien reconnaître que sa pensée ne s'impose pas comme un système dans la philosophie universitaire française.
Dans les lycées, le meyersonisme pénètre aussi grâce à Roustan, professeur de philosophie au lycée Lakanal. Un de ses élèves écrit à Meyerson pour lui soumettre une hypothèse après la lecture en cours d'un article de Planck « sur l'indépendance du temps relativement à l'espace[68] ». Une dizaine d'années plus tard, Xavier Léon signale à Meyerson qu'un professeur, Madame Faure, a « jugé que [s]a pensée était assez importante pour qu'il vaille la peine d'y introduire [se]s élèves[69] ». L'une des élèves rédige un travail qui inspire ces mots à Meyerson :

> Je suis émerveillé de constater qu'une aussi jeune intelligence ait réussi à saisir d'une manière tellement nette les traits principaux de notions que je sais moi-même être non seulement abstraites mais encore très éloignées du courant ordinaire de la pensée de nos jours. Si Melle Y.F. revient plus tard à mes ouvrages, certaines notions sans doute s'ajusteront mieux dans son esprit, mais elle aura l'inappréciable avantage d'avoir été introduite de bonne heure dans ce domaine[70].

La pensée de Meyerson fait davantage système chez des philosophes amateurs, en dehors de la philosophie officielle, en particulier dans le monde des officiers, comme Metz ou des grandes écoles d'ingénieurs. Par exemple Jean Walter, ingénieur des chemins de fer découvre Meyerson dans *La Déduction relativiste*. Dans son travail d'enseignant en électricité comme dans les « études littéraires » qu'il mène en parallèle, il trouve des illustrations de l'épistémologie de Meyerson. Deux ans plus tard il se déclare « initié » et propage la pensée de Meyerson auprès des profanes dans sa chronique scientifique de la revue *Foi et vie*[71]. Le géographe Camille Vaux**,** docteur ès lettres, chargé de cours à l'École libre des Sciences Politiques, examinateur à l'École navale, a fait la connaissance de Meyerson au club Pour le rapprochement universitaire, et utilise le meyersonisme dans son livre sur les *Sciences géographiques*. Il en retient des points essentiels : l'insuffisance de toute connaissance purement descriptive, la distinction cause et loi, l'évanouissement graduel de la réalité sous le laminoir des

[64] A. Metz, *Une Nouvelle philosophie des sciences : Le causalisme de Émile Meyerson*, Paris, Alcan 1928. Réédité sous le titre *Une nouvelle philosophie de la connaissance* en 1934
[65] CZA/ A408/128. Comme fondateur-éditeur de la revue *Recherches philosophiques*, Spaier fait appel à Meyerson pour le comité de parrainage et lui demande de l'aider à trouver des contacts philosophiques avec la Pologne.
[66] A. Spaier, *La pensée concrète*, Paris, Alcan, 1927.
[67] Lettre à Høffding du 15 février 1925, *Correspondance entre Harald Høffding et Émile Meyerson, op. cit.,* p. 91
[68] CZA, A408/75, G. Meunier, 7 mai 1914.
[69] Émile Meyerson, *Lettres françaises*, *op. cit.,* p. 377.
[70] *Ibid*.
[71] CZA A408/184.

identités successives, l'unité profonde de la raison humaine, la nécessaire élimination du finalisme[72]. Plus discutable est l'exploitation du meyersonisme par Raoul Anthony, professeur au Muséum d'histoire naturelle au service d'une défense du lamarckisme contre le mutationnisme, bien qu'il se déclare « en « communion » avec les idées exposées dans *De l'Explication dans les sciences*[73]. Dans une conférence au Muséum pour le centenaire de la mort de Lamarck en 1930, il s'inspire de Meyerson pour souligner la vocation explicative des théories et leur rigidité nécessaire, mais il force singulièrement le postulat de la rationalité du réel en oubliant les irrationnels[74]. Il exploite cette épistémologie pour défendre le lamarckisme contre le mutationnisme comme plus conforme à l'exigence causale et aux faits et propre à rendre compte à la fois du mécanisme d'adaptation et du mécanisme de l'hérédité conservatrice.
Aux marges de la philosophie universitaire française, Meyerson exerce donc une influence incontestable. Etre à la périphérie n'est pas forcément un désavantage ; c'est même aux yeux de Elie Halévy le principal attrait du meyersonisme :

> Si j'étais resté un philosophe de profession j'aurais objecté à votre système mais ce n'est pas mon cas. […] Au fond, de tous les philosophes qui expriment les idées de notre génération, vous êtes celui qui les exprime sous la forme qui donne à mon intelligence le maximum de satisfaction. Je vous sais gré pareillement de votre érudition scientifique que j'apprécie sous le double rapport de la quantité et surtout de la qualité. Vous m'instruisez beaucoup[75].

La diffusion universitaire du meyersonisme semble plus aisée en Grande-Bretagne. Le système de Meyerson est rapidement intégré aux cours de philosophie de la connaissance par quelques jeunes universitaires comme Stanley Keeling, et même dans l'enseignement de théologie par Frederick R. Tennant à Trinity College. Cela ne signifie pas nécessairement que Meyerson fait des adeptes, mais son système est discuté, confronté au kantisme, au logicisme… A cet égard le plus actif dans la dissémination du système de Meyerson est incontestablement Jacob Loewenberg, mari de la traductrice d'*Identité et réalité* en anglais. En tant que professeur à Berkeley, il introduit ses étudiants à l'œuvre de Meyerson qu'il présente comme une sorte de nouvelle *Critique de la raison pure*. Il propose cette lecture très kantienne de *Du Cheminement de la pensée* dans une lettre pleine de respect et d'admiration à Meyerson

> La beauté du texte, la catholicité des intérêts, la cohérence de l'exposé, la consistance du raisonnement, le balayage des points de vue, la profondeur des vues, la justesse et la sagesse de l'ensemble – toutes ces qualités si abondamment présentes dans vos livres précédents atteignent dans celui-ci une insurpassable perfection. Le contenu de la science et de la pensée peuvent changer et varier mais la manière dont le raisonnement humain assimile à ses propres tendances tout ce sur quoi il raisonne semble avoir été fixée par vous de manière plus convaincante et sur une base plus solide qu'aucune déduction des catégories (depuis celle de Kant) puisse espérer accomplir. Une *Kritik der Vernunft* – une réelle critique de la pensée humaine sans biais ni ambiguïté – tel est le cœur de votre entreprise et comme telle elle est destinée à survivre aux fluctuations des théories scientifiques[76].

Ces propos dithyrambiques sont suivis d'un réel travail d'interprétation diffusé dans des cours et des articles[77]. Lors du congrès de la *Pacific Division of the American Philosophical Association* à Stanford University, fin décembre 1931, Loewenberg donne une présentation de l'œuvre de Meyerson intitulée *Meyerson's Critique of Pure Reason* ; il rapporte à Meyerson que l'exposé du paradoxe a suscité d'abord une certaine perplexité, mais que l'analogie avec Kant a aidé et que, dans l'ensemble, cela a éveillé une très grande attention et suscité un débat[78]. Et la côte Ouest n'est pas le seul lieu où

[72] CZA A408/184. Il écrit à Meyerson de 1930 à 1933 « mon cher philosophe ».
[73] CZA A408/280, Raoul Anthony à Meyerson le 5 avril 1921.
[74] CZA A408/280, p. 12, tiré à part de R. Anthony « De la valeur en tant que théories des théories de l'évolution », première leçon du cours d'anatomie comparée au Muséum, 2 mai 1930.
[75] CZA A408/45, Elie Halévy à Meyerson le 24 décembre 1931.
[76] CZA A408/62, lettre de Jacob Loewenberg du 26 juin 1931 (notre traduction).
[77] J. Loewenberg, « Meyerson's Critique of Pure Reason », *The Philosophical Review*, 41 (1932) p. 351-367.
[78] CZA A408/62, lettre de Jacob Loewenberg du 31 décembre 1931.

Meyerson devient un thème universitaire : on compte au moins deux thèses soutenues sur Meyerson dans des universités américaines au début des années 1930[79].
Les données manquent pour suivre ce travail d'interprétation-acclimatation de Meyerson en plusieurs pays, mais il est clair qu'il est une grande figure internationale de la philosophie au moment de sa mort. En témoigne une lettre de Harold J. Laski de la *London School of Economics* qui, après une visite à Meyerson, s'est rendu aux Etats-Unis:

> J'ai trouvé partout une attention très bienveillante pour votre œuvre. R. Morris Cohen à New York, Northorp à Yale, Whitehead à Harvard, C.I. Lewis et E.B. Holt à Princeton pour ne citer que les plus célèbres, qui ont exprimé une admiration profonde pour votre érudition et sa profondeur. Tout le monde voulait des détails personnels sur vous ; et l'une des tâches les plus agréables que j'ai accomplies fut de donner à mes amis philosophes une image de votre maison et de l'atmosphère du savant chez lui [80].

La renommée de Meyerson n'a cependant rien à voir avec celle d'un Bergson ou d'un Einstein, ses deux héros intimes. Meyerson peut certes compter sur des disciples enthousiastes et zélés, mais il n'a pas l'aura des maîtres-à-penser. Son rayonnement a des limites, qu'il entrevoit d'ailleurs. Il les attribue à un manque d'intérêt du public pour la théorie de la connaissance. Il estime, en effet, que le public veut des règles, des normes, et ne peut qu'être déçu par une philosophie qui n'en fournit aucune. Parce qu'il a dépassé « les très vagues considérations que l'on avait l'habitude d'étaler en ce qui concerne les processus de la pensée » pour proposer « un schéma défini », aucun précepte véritablement normatif ne peut découler. *De l'Explication dans les sciences*, dit-il lors d'une conversation avec Lucien Fabre, qui souhaite en rédiger un compte rendu, n'intéresse pas le public qui, d'après lui, est plus attiré par l'éthique ou l'esthétique et ne s'intéresse à la connaissance que dans la mesure où elle fournit des règles d'action.

> Remarquez bien que je n'use point de ce terme de public dans un sens péjoratif. Tout au contraire je suis convaincu qu'il s'agit en l'espèce d'une tendance naturelle et je crois que bien des esprits éminents n'ont fait de la philosophie que dans l'idée de parvenir par elle à des règles de ce genre[81].

Fidèle au partage qu'il assume entre la connaissance et l'action, entre l'épistémologie et l'éthique[82], Meyerson ne se soucie donc que de sa réputation de philosophe. Et il gagne, de fait, une reconnaissance internationale de son vivant, sans jamais s'éloigner du terrain de l'analyse des produits de la pensée, sans jamais dévier de son idée maîtresse qu'il déploie toujours plus loin.

---

[79] H. C. McMurtry, *Meyerson and the Irrational*, Dissertation, University of Chicago, 1931. O. A. Hillman Owen, *A Critical Study of the Philosophy of Émile Meyerson*., Dissert. Brown University, Rhode Island, 1934.
[80] CZA A408/11, lettre de Harold J. Laski du 7 juin 1931 (notre traduction). Laski aurait pu aussi mentionner John Dewey.
[81] CZA A408/15, Meyerson à Lucien Fabre en réponse à ses propos du 13 août 1921.
[82] Voir chapitre 9.